



CRITIQUE SPECTACLE

Ils sont sept, aussi libres que l'air



La troupe de *Septik* ne craint pas l'humour noir et l'absurde. Julien Jmes Auzan



ELISABETH HAAS

Mine de rien, on peut dire des choses profondes avec le sourire, ou oser affronter la gravité alors qu'on préférerait esquiver par l'humour. Les Diptik se sont multipliés et, à sept, c'est autant de folie et de sagesse en plus. A croire que la formidable équipée qui compose *Septik* a trouvé le juste milieu pour ne rien cacher du malheur, tout en se réjouissant du bonheur. Des équilibristes, sans cesse sur le fil. Et pour des circassiens à tendance clownesque, l'équilibre, c'est tout un art.

Mercredi soir avait lieu la première, à Nuithonie. On devine que le rythme va devoir s'affirmer, que les caractères vont encore s'affiner. Mais, déjà, il y a dans cette proposition une patte, un style. Celui d'une compagnie qui aime le doute ontologique, que la question du sens de la vie turlupine, que la jeunesse fougueuse n'empêche pas de viser des réflexions de fond.

Un chœur de solistes

Il y a d'abord Céline Rey et David Melendy, le duo de comédiens-metteurs en scène, accablés d'improbables énergumènes campés par Naïma Bärlocher, Chloé Mücke, Saskia Simonet, Adrien Borruat et Manuel Schunter. Ensemble, ils forment une troupe de cabossés, de bos-

sus, de tout tordus, de défectueux. De ceux que la vie n'a pas vraiment épargnés, des marginaux poussiéreux, dont les accoutrements rapiécés sur mesure ne sont pas exempts de chic. Des perdants magnifiques en quelque sorte, des ratés de première classe, des héros mal dégrossis.

Il n'y a pas exactement d'intrigue, les tableaux échappent à la notion de succession pour évoluer plutôt selon le procédé de l'association d'idées ou du cadavre exquis. Mais, on le découvre à la fin, il s'agit plus subtilement d'une boucle, d'un cycle, on revient au départ, non sans avoir été un peu (ou beaucoup) transformé, si ce n'est chamboulé. La traversée est à la fois surprenante, hors de contrôle, et tout à fait construite et assumée.

Sur le fil donc. Cela commence par un cortège funèbre. L'ambiance est nébuleuse, mais résolument pas triste. Les cuivres jouent faux, les percussions ne sont pas en rythme et la scie musicale couine. Les teints ont une pâleur d'outre-tombe. On ne verra jamais le ou la mort, mais elle rôde assurément autour du cercueil et dans les têtes baissées. Tout, ensuite, est une façon de lui tordre le cou, de ne pas oublier de s'en moquer. Ou de prendre la tangente.

Une sorte de métaphore de nos dignités et de nos lâchetés

Il faut dire les talents d'interprètes, les mines impayables, les orbites sidérées. *Septik* brille d'une forme de théâtre de mouvement virtuose et décomplexée. Où la rapidité vire au brouhaha gestuel, où la précision le dispute au désordre des corps. Sont-ils les maîtres? Sont-ils secoués comme des marionnettes? Faut-il en rire ou pleurer? Chaque spectateur doit philosopher personnellement pour tirer au clair le rapport de l'illusion à la vérité. Pour se reconnaître dans ces déçus, ces inquiets, ces méfiants, ces exaltés, ces provocants, entre trahisons et coups par-derrière, solidarités et coudes serrés. Une sorte de métaphore de nos dignités et de nos lâchetés, de nos résiliences et de nos inconsistances. Il y a là une profonde humanité. Sept portraits de clowns, bouffons juste ce qu'il faut, attachants tout le temps. Qui forment un chœur, sans oublier de la jouer solistes. »

► *Septik*, à l'affiche à Nuithonie jusqu'au 3 octobre.